

Mes Amis les Chiens

Après les enfants, les tout petits enfants, ce sont les chiens que j'aime le plus au monde. A part le fox, ce grelotteux à poil ras, je les adore tous, du pékinois renfrogné au petit griffon bâlard qui court les rues...

—De quelle race est-il? —Heu! m'a-t-il répondu, la mère n'était pas de race, une espèce de barbet...

—Et le père? —Ça, je n'en sais rien, il a sauté par-dessus le mur...

Ce pedigree ne suffirait pas à Marcel Boulenger; mais moi je m'en contente. Mon bâlard dévore tout ce qu'il trouve, chaussons ou pieds de table; il se dispute avec le balai quand on fait le ménage et aboie après les oiseaux: c'est suffisant pour que j'en raffole...

Il vaut mieux conduire un chien qu'un enfant à l'Exposition Canine: il s'amuse tout autant et sur le petit homme l'avantage de ne pas vous poser de ces questions toutes simples auxquelles on ne sait jamais répondre...

Moi, je me le suis demandé souvent. Une mode de chien passe comme une forme de robe, une coupe de veston. Pendant toute une saison on n'a que des collets, ces beaux chiens nonchalants, un peu fiers, avec des yeux rêveurs; puis c'est fini, on n'en rencontre plus: ce serait subitement aussi ridicule d'en montrer un au Bois que de sortir en robe tonneau, parler de vivre sa vie ou prendre des leçons de patin à roulettes...

Que sont-ils devenus tous ces chiens passés de mode, les affreux manchous au museau ridé et aux yeux en bille que les marchands vendaient si cher, et les kingcharles authentique dont les longues oreilles balançaient le tapis, le bouledogue au museau rebourbé de créancier, et le barzoi, ce grand chasseur féroce qui se donnait des airs de jeune homme poitrinaire?

Il en existait des centaines; chaque femme avait le sien; et la saison finie, ils disparaissent. Les a-t-on donnés aux femmes de chambre, comme les robes défranchées? Et peut-on croire qu'on les envoie dans des usines spéciales où ils sont remis au goût du jour, retailés comme des fourrures, greffés, enflés, rognés, les groendails transformés et bleus d'Auvergne et les dogues en bassets?

Depuis la guerre, on flote un peu, on hésite à choisir; tout se porte, selon le goût de chacun; mais il est probable qu'au mois de mai prochain les élégants se mettront d'accord et qu'on s'arrêtera à une seule espèce.

Quel modèle va-t-on adopter? Le Chowchow, ce loulou matiné de lion et de lapin, le carlin qu'on dirait croisé de bull et de crapaud, le japonais aux pieds poilus, le griffon vendéen, ce petit vieux tout vêtu de laine, le pointer, l'épagneul, le bichon?

Si l'on venait me demander mon avis, j'aurais un faible pour le briard. C'est un bon rustaud qui sent la ferme, un ours que ses parents n'auraient pas eu le temps de lécher; il vient vous voir comme il est, en voisin, pas peigné et les cheveux dans les yeux...

Où bien encore, je désignerais le terrier, le sky-terrier, le scotch-terrier, l'aberdeen-terrier, tout court, qui a une tête de crocodile, des poils de marcanon et des pattes de basset. Oui, c'est encore celui-là que je préfère.

Long comme un saucisson, il peut se faufiler partout; roulé en boule, il ne tient pas de place, et le strapontin d'une limousine peut lui servir de niche. Il est malicieux comme un singe, gai comme un pinson, rapide comme un lièvre, bruyant comme un âne. Vous êtes seul, il vous amuse; quelqu'un s'approche, il vous amuse; comme il serait fier d'être à la mode, le bon toutou! Voltaire écrivait un jour: "Il semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense et son plaisir." C'est que Voltaire avait un sky-terrier. — Roland Dorjeles.

CUNARD-ANCHOR. Les plus rapides et plus sûres paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Excellent agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

Faut-il Dire "Vous" ou "Tu" à ses Parents

Sous des apparences anodines, la question soumise à nos correspondants pose le problème de l'éducation familiale. Elle masque aussi l'évolution des mœurs modernes et ce besoin d'unification, de nivellement, et affaiblissement infiniment regrettable de l'autorité qui rongé comme une plaie vive la vieille armature de notre société.

Quand on constate, comme j'ai eu maintes occasions de le faire, à quel point s'effritent les vieilles traditions séculaires qui réglaient le ton des relations entre les enfants et les parents, on peut se demander non sans anxiété: Est-ce un bien? Est-ce un mal? La petite consultation que j'ai demandée à mes lectrices et à mes lecteurs répondra, en partie du moins, par les regrets qu'exprime la majorité de voir s'affaiblir les anciennes coutumes où prédominait le respect, aux préoccupations de l'heure présente.

Les partisans du tutoiement font valoir des arguments de tendresse, de confiance qui, je dois le reconnaître, ne manquent pas de force.

Le "vous", écrit spirituellement ma Petite Belge, est un personnage un peu cérémonieux, qui sied mieux dans la bouche d'un garçon que dans celle d'une fille. Il allonge le respect, mais maintient trop les distances. Et comme la jeunesse moderne a bouleversé tout dans les mœurs discrètes, elle a aussi remplacé un respect trop rude, trop glacial ou trop austère par une bonne affection chaude, tendre, qui frôle l'amitié et donne la confiance. Je donne mes préférences au tutoiement. "Tu", ce petit mot frêle, gracieux, léger, semble unir davantage les âmes des enfants à celles des parents; c'est le trait d'union des idées, des sentiments qui s'épanouissent, dans la famille, qui associent mieux les êtres, les groupent, les fondent et font que jamais ils ne paraissent étrangers l'un à l'autre.

Voilà la question posée... et tranchée. Ma correspondante, en peu de mots, a fait le tour du sujet et donne son avis avec autant de netteté que de discernement. On ne peut, en effet, invoquer d'autres raisons pour justifier la mode nouvelle.

J. M. de Marseille est aussi partisan du tutoiement:

Il me semble que dire "tu" à ses parents est plus naturel. Le respect qu'on leur porte est peut-être mieux marqué par le "vous" mais tout cela dépend de la manière dont c'est dit. Mais je trouve que le tutoiement est plus affectueux. Je ne dis pas par cela qu'un enfant doit considérer ses parents comme des camarades et leur parler comme tels, mais le "tu" met plus d'intimité entre eux.

Une autre des mes correspondantes habitant la Côte-d'Or, hésite à se prononcer:

Le "tu" me paraît plus tendre, le "vous" plus respectueux et pourtant je connais de grands fils bien tendres qui disent "vous" à leur chère maman, et d'autres très respectueux qui la tutoient. Tout cela est affaire d'habitude et d'éducation. Personnellement mes fils me tutoient et je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de vos lecteurs certaines lettres de guerre de mon aïeul, qui sont des chefs-d'œuvre vibrants de tendresse imprégnée d'affectueux respect, où le tutoiement est employé.

Certainement dans bien des cas particuliers, la familiarité verbale entre les enfants et les parents n'offre aucun inconvénient. Il y eut certainement à Rome, où le respect des jeunes gens à l'égard des ascendants était poussé à ses limites, des fils et des filles infiniment soumis, et cependant, le pluriel de la politesse n'existait pas dans la langue latine!

Voici maintenant la nombreuse cohorte des partisans du "vous": Je trouve, dit l'un d'eux, qu'il est préférable qu'un enfant dise "vous" à son père et à sa mère. Les parents sont des êtres respectables par excellence. Tandis que l'on dit "tu" à un frère, à un ami, à un animal même, on considérerait au même titre ceux à qui nous devons tout? Tenons dans notre langage le respect.

Une maman que ses grands fils ne tutoient pas mais qui, cependant, sont infiniment affectueux dans leurs propos, affirme que le respect à l'égard des parents n'exclut pas la tendresse. Il est vrai qu'à Paris ce n'est guère l'habitude (de dire vous), mais en Anjou, mon pays, on trouve encore quelques bonnes familles paysannes — dont je sors — où les enfants ne tutoient pas leurs parents. Mes fils sont mariés et il est tout probable que les jeunes femmes n'habitueront pas leurs enfants au "vous" traditionnel chez les miens. C'est bien fâcheux, car vous pouvez vous imaginer la retenue que cela donne à l'enfant en même temps qu'une certaine distinction de manières. Mais, n'est-ce pas, ce n'est pas dans nos mœurs, cette bonne habitude de dire "vous" aux parents et les jeunes femmes se moquent des vieilles traditions surannées.

Plus laconique, mais non moins nette, Mme C. D. exprime le même avis: Au premier abord, le "vous" est peut-être plus froid et moins affectueux, mais il implique à l'égard des parents une retenue que l'éducation trop libre et trop personnelle qu'on donne aux enfants amoindrit de jour en jour.

Mustapha Kemal Pasha



Chef des troupes nationales turques qui ont pris possession de la ville de Smyrne et détruit l'armée grecque.

Constatastion mélancolique s'il en fut, qui condamne avec un peu de sévérité, peut-être, l'éducation moderne.

Un autre correspondant qui signe simplement Tio, me cherche d'abord querelle. Oh! il le fait avec la plus grande courtoisie et enveloppe même sa critique d'appréciation si flatteuses que j'ai, en les lisant, éprouvé un peu de gêne. Mais il m'accuse, tout de même, de "broder" les réponses de mes correspondants. Non, non, monsieur, malgré la propension des femmes aux ouvrages d'agrément, je n'ai jamais eu l'idée incongrue de "broder" sur les lettres qui me sont adressées, toutes mes citations sont exactes et sincères, mais j'y ajoute parfois des commentaires, de ces commentaires que vous voulez bien, de temps à autre, trouver à votre goût...

Ceci dit, mon aimable lecteur développe très judicieusement son argumentation en faveur du "vous" de rigueur encore dans quelques vieilles familles françaises, gardiennes des traditions.

Il ne méconnaît pas les raisons favorables du "tu", sa brièveté, sa grande simplicité; il les développe même non sans humour.

Il (les partisans du tutoiement) affirmeront peut-être que, dans ce siècle d'émancipation générale, de fraternité universelle, de shake hand et d'affaires, il faut être up to date... et ce n'est pas un petit avantage que de n'avoir pas à perdre cinq ou dix minutes pour aborder cérémonieusement un grand-père, un grand-mère, un père, une mère...

Ceux qui nous ont donné la vie, qui ont consacré le meilleur d'eux-mêmes, et qui nous aiment, ont droit aux plus grandes marques de respect de notre part. Tant pis si nous nous exposons à dater de l'an 1000 aux yeux de quelques personnes en quête de modernisme à outrance.

Au moyen âge, en effet, un fils mettait le genou en terre devant sa mère, baisait religieusement la main qu'elle lui tendait et lui disait "vous." Certains souriraient peut-être et parleront de ridicule... Et pourquoi ne pas revenir à ces "douces" connotations d'une époque qui ne cédait en rien à la nôtre? Il y avait un peu plus d'idéalisme, voilà tout.

Un autre lecteur précise ainsi sa pensée:

Je crois nécessaire de dire "vous" à ses parents. L'enfant, mâle surtout, a parfois des rébellions cruelles et souvent corrige l'expression heurtée et impolie. Il mêle une déférence inconsciente à toute discussion vive, et du reste apporte une sorte de "comme il faut," d'égards et de ton délicat dans tous les rapports. Le tutoiement, au contraire, vulgarise, enlaidit les contacts sans les rendre plus affectueux.

Ma petite amie Ghilaine qui craint bien à tort ma sévérité à l'égard de ses manifestations de sympathie pour l'Echo de Paris et pour moi est également favorable aux traditions.

Parvenue au terme des réponses ingénieuses et fines qui m'ont été adressées, me voici, à mon tour, conciliante. A vrai dire, voulant réagir contre le courant d'excessive familiarité qui nous entraîne, je me sentais déjà portée vers ces traditions françaises de tendre courtoisie qui faisait, de la famille, le foyer de cette culture si parfaitement adéquate à notre tempérament: l'éducation. Si j'ai pensé différemment, autrefois, si j'ai, moi aussi, été dans mon enfance une adepte du tutoiement moderne, mon opinion a changé lorsque, mère à mon tour, j'ai mesuré l'écueil d'une familiarité trop grande.

Et aujourd'hui, si je deviens jamais une vieille grand-mère, à cheveux blancs, j'éprouverais une grande douceur à entendre des bambins, aux têtes blondes ou brunes, me dire gentiment: "Puisque nous avons été bien sages, grand-mère, racontez-nous donc l'histoire de Cendrillon..." YVONNE DELAY.

A sa mort, Attila, roi des Huns, fut placé dans trois cercueils, un en or, un autre en argent et un troisième en fer.

LA MEPRISE

Un préjugé—les préjugés sont le fruit blet des saines conventions sociales—a toujours tenu en vertu de suspicion l'enfant né de parents n'osant à l'illustre formalité du mariage.

Qu'une jeune mère se montre avec un nourrisson dans les bras, il se trouvera invariablement quelque un, quelque un qui ne sera forcément ni un benêt, ni un puritain, ces deux variétés d'une imbécillité pareille, pour s'informer d'un mari qui, peut-être, n'existe pas.

Ce seront quelques larmes de plus dans des yeux qui ont déjà beaucoup pleuré; mais le petit bâlard ne les sentira pas couler sur ses paupières roses ou sur ses joues pouponnes.

Les matrones aux lèvres moustaches et pincées qu'on voit couvrir d'un si malveillant regard toute femme, ou jeune, ou jolite, donnent une intonation particulièrement méprisante à ce mot de bâlard qui n'a rien de laid, à mon sens, qui fleurit même une certaine élégance féodale, autrement patriarcale que le terme plat et bourgeois d'enfant naturel... Comme si tous les enfants n'étaient pas naturels, disait, dans le "Monde où l'on s'ennuie," la duchesse de Réville.

Des considérations de haute morale —élastique plus ou moins, selon les latitudes, la morale, pour peu qu'on la tendre, s'allonge extraordinairement en hauteur—exigent qu'on ne s'aime, dans les pays policés, qu'après palabres entre familles et comparaison devant autorités religieuses et civiles, toutes gens fort respectables, mais à qui malgré les formules, il est parfaitement indifférent qu'advienne dans la suite le meilleur ou le pire.

Il y a toujours eu, il y aura toujours des cœurs trop indépendants pour ne pas revendiquer le droit de battre sans consulter personne et pour se refuser à mettre dans leur secret—par l'affichage dont se partagent l'honneur, les fiancés et les contumaces—tout un monde d'étrangers et d'inconnus.

Si l'on veut absolument qu'il y ait une garantie—et laquelle?—dans l'échange des anneaux symboliques, que l'on réforme donc ce vaniteux cérémonial des justes noces, ou des noces censées telles; qu'on en écarte cette foule aux curiosités égrillardes; qu'on renonce à cette tapageuse et si peu décente exhibition des grands mariages, à cet étalage de trousseaux qui introduit le premier venu jusque dans la chambre nuptiale, à cette énumération qu'accueille la presse mondaine, et qui ne fait grâce ni d'une brosses à ongles, ni d'un crochet à bottines.

Le bonheur, s'il est quelque part ici-bas, et s'il prend accidentellement l'accident est un événement fortuit —la forme surannée d'un protocole, écarte plutôt cette ostentation qui viole ses pudeurs tendres et intimes. Discret par essence, il fut bien plus qu'il ne le recherche cet appareil qui prétend s'imposer à lui, qui semble vouloir le consacrer d'abord pour qu'ensuite il se reconnaisse, il s'avoue, et qui ne s'empare de son secret que pour le livrer aux passants, aux badauds, ces curieux ou ces hostiles.

Mais peut-être manqué le compétence, et n'est-il pas de bonheur, de vrai, sans voile, sans orange et sans musique de Mendelssohn.

Les lunes de miel en ont-elles plus de quartiers? Ce n'est guère probable. Les mêmes déshancements et les mêmes déshancements sont réparés entre les destinées par le caprice d'une loi mystérieuse, à laquelle on n'a pas compris grand-chose depuis que fut inventé l'amour.

Le même roman, qui rapprocha, pour les séparer un jour, des êtres voués à la tristesse de vivre, n'est pas varié davantage de préface que d'épilogue.

Ils se connaissaient depuis longtemps sans avoir jamais fait attention l'un à l'autre. Tout à coup, on ne sait pourquoi, il l'avait trouvée belle, le lui avait dit, ou laissé entendre; et elle l'avait cru, heureuse de croire.

Où bien le hasard, un concours soudain de circonstances les avaient mis en présence. Ils s'étaient plu parce qu'ils devaient se plaire, en vertu d'une de ces mille raisons qui n'en sont pas, et qui font que deux inconnus se regardent, et se comprennent pour s'être regardés.

Qu'aurait-il y ait eu, d'une part, moins d'adoration que de désir, de l'autre, plus de passion confiante que de tendresse timide, l'inévitable s'est accompli.

Que ce soit avec la complicité inconsciente du malin et du curé, ou dans l'indépendance absolue de deux cœurs qui revendiquent la liberté de battre, si, dans cet unique instant, les âmes ne s'enchaînent pas brutalement l'une à l'autre, c'est le brusquement et prochain réveil du songe. C'est lui qui partira; ou elle—avec un autre.

Car ce n'est pas lui, nécessairement, qui part—à moins qu'il n'y ait chassé-croisé.

Cela s'est vu; cela se voit: dans les salons surtout. Ailleurs, dans les sphères, ou se mesure le loisir de musser autour d'un scandale, où les menus propos, souriants et perfides, ne s'abritent pas sous les plumes d'un éventail, n'est plus rare. Le Dirt est une industrie de luxe: elle exige de l'oisiveté.

Le monde est indulgent à ceux des sens qui lui rompent en visière; il admire toujours un peu la cranerie du geste; et l'amant qui enlève la

Eleutherios Venizelos



Qui est élu, réclame par le peuple grec comme premier ministre.

femme d'un ami lui semble volontiers plus amoureux que coupable.

Les hommes, sous leur commiseration courtoise pour le mari, dissimulent leur vague regret de n'être pour rien dans sa mésaventure. Quant à la femme, elle n'est jugée avec quelque sévérité que par ses amies—qui n'envient, peut-être.

Elle était mariée, du reste, et cela saute tout. Ah! si c'était une jeune fille qui se fût prêtée à un enlèvement! Si c'était une jeune fille qu'eût entraîné l'élan d'un premier amour et, comme la "Louise" de Charpentier, qui eût tenté non de refaire, mais de faire sa vie!

Il semblerait que la femme mariée, qui a des devoirs volontairement assumés, qui possède maints artifices légaux pour rompre des liens devenus trop lourds, dut, dans l'opinion commune, être jugée plus sévèrement que la jeune fille, innocente quelquefois, naïve si se peut bien, en tout cas libre d'elle-même et n'entraînant qu'elle seule dans les conséquences possibles de sa faute. C'est le contraire qui est la norme.

Aux yeux des prudes trop mûres, pour que coure grand risque leur facile vertu, la fille-mère est un épouvantail. Et pourquoi donc, mes bonnes dames? Vous tenez de vos parents, de leur notaire, de leur commerce de gros ou de détail, un mari que vous avez payé beaucoup plus cher apparemment qu'il ne vaut, et qui vous a donné des enfants comme il vous offrait un parapluie aux étrennes. Vous n'avez jamais failli. C'est assez naturel: il faut être deux pour faillir!

Tout pacte, qu'il soit écrit ou pensé, implique une mutuelle bonne foi. Malheureusement, dans les transactions humaines, qu'elles soient d'ordre matériel ou moral, l'une des deux parties est ordinairement dupe de l'autre. Il en est en amour comme en affaires. Et c'est beaucoup plus fâcheux.

Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit un proverbe—qui, exceptionnellement, ne se contredit pas. Blessure de cœur ne tue pas davantage, mais est plus lente à se cicatriser, peut-être.

Choire en quelqu'un, en quelque chose, est une force si doucement puissante et si puissamment douce! Arracher cette foi de nous-mêmes, après l'avoir sentie se meurtrir, se déchirer sous le doute, rendre une souffrance, aigüe longtemps encore après qu'elle s'est calmée.

Si la respectabilité, tout en surface, des austères moralistes, qui auraient tant besoin de l'indulgence qu'ils refusent aux autres, brouillait un peu moins leur mémoire, elle ne leur masquerait pas si complaisamment de lointains souvenirs de jeunesse.

Ces filles perdues, comme ils affectent de les appeler dans leur langage de Prudhomme, sont-ils bien sûrs, en leur temps, de ne pas avoir contribué à les perdre?

Puis, perdues, pourquoi? Parce qu'elles ont cru aux promesses, aux serments, à l'amour? Parce qu'elles ont eu, avec l'infinie tristesse de leur maternité, l'orgueil d'être mère jusque-là, d'avoir pu transmettre de la vie, à défaut d'un nom?

Car c'est encore un de ces préjugés bas dont la petitesse de nos sentiments et le mesquinerie de nos partis pris ne se sent pas dézagés; que le nom de sa mère, porté par un enfant dit illégitime—illégitime, et pourquoi?—imprime au front de cet enfant comme une sorte de stigmate.

Eh bien! n'en déplaise à tous les rigorismes de commande, à toutes les préventions entretenues par l'hyprocritie pudibonderie des mœurs, j'estime mille fois plus honorable, mille fois plus beau, le rom d'une honnête fille—oui, d'une honnête fille—qui se donna sans c'mpter, sans la soumission passive du sacrifice trop souvent accepté, je l'estime mille fois plus ce nom, le sien, que ce d'un monsieur quelconque, du pays, pa-

L'AERONAUTIQUE BRITANNIQUE

A DÉPENSÉ TROIS MILLIARDS DE FRANCS EN TROIS ANNÉES

Parce que nous protégeons avec une aviation militaire qui semble vouloir s'organiser définitivement, parce que nous voulons empêcher les Allemands de reformer la leur, parce que nous développons vers des buts pacifiques notre aviation marchande, principalement en ce qui concerne nos relations avec nos admirables possessions de l'Afrique du Nord, parce que nous avons une petite aviation coloniale et quelques appareils marins, une coloniale et quelques appareils marins, une certaine presse d'Angleterre répète à tout moment que nous faisons une politique aérienne imperialiste.

Est-ce notre faute, à nous si, dans l'espace des trois années qui se sont écoulées, nous avons, avec des crédits de 1.200 millions de francs environ, maintenu notre aviation militaire, sauvegardé première de notre pays, et créé une aviation commerciale qui n'existe nulle part au monde que chez nous?

Est-ce notre faute à nous si le gouvernement de M. Lloyd George, ayant dépensé 60 millions de livres, c'est-à-dire trois milliards de notre monnaie, dans le cours de ces mêmes trois années, a obtenu de si piètres résultats que son chef a dû se soumettre à l'ultimatum du comité de défense et promettre qu'une nouvelle somme de 2 millions de livres, c'est-à-dire cent millions de francs servirait à la création de nouvelles escadilles pourvues de 500 avions?

Au total, tandis qu'à la fin de 1922, notre aviation nous aura coûté en quatre années 1.635 millions, l'aéronautique britannique aura demandé aux contribuables anglais quatre milliards cent millions.

Et c'est à nous qu'on reproche une politique aérienne militariste! —Le "Matin" de Paris.

ENCORE UN INVENTEUR RECONNU

L'on a signalé en France récemment l'oubli qui s'est répandu sur le nom de l'inventeur français Boursouf qui bien avant Graham Bell indiqua d'une manière précise le principe du téléphone tel qu'il a été effectivement réalisé.

Son cas n'est malheureusement pas isolé. Un de nos lecteurs nous signale le cas non moins typique et non moins scandaleux de l'inventeur Hippolyte Bayard, né en 1801, à Breteil (Oise), modeste employé au ministère des finances et qui en 1839 inventa le premier la photographie sur papier. Son invention communiquée à l'illustre Biot, à Arago et à l'Académie des sciences, est une des plus importantes qui soient, une de celles qui ont été utiles et agréables à presque tous les hommes, car il n'en est presque aucun qui n'ait à utiliser les épreuves photographiques sur papier. Les spécialistes avertis de la photographie savent par les communications de Bayard tant à l'Académie des sciences qu'à la Société de photographie que celui-ci a été le premier à réaliser un procédé complet de reproduction des images de la chambre noire sur papier en positif, résultat que Niepce et Daguerre avaient cherché sans succès. Il a été aussi le premier à développer l'image latente sur papier. Tout cela fait de Bayard un des principaux créateurs de la photographie. Il est mort en 1887 et depuis son nom est oublié.

Ouvrez le grand dictionnaire Larousse, ouvrez le Larousse Illustré, ouvrez le dictionnaire des contemporains de Vapereau, ouvrez le dictionnaire de Bachelet et Dezobry, et vous verrez que le nom de Bayard est cité à maintes reprises. Il a été aussi le premier à développer l'image latente sur papier. Tout cela fait de Bayard un des principaux créateurs de la photographie. Il est mort en 1887 et depuis son nom est oublié.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces à Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je ne le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Je faisais, essayez, les loupes de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Je pouvais à peine me trainer—épuisée, toujours fatiguée. C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui faisait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend. —Adv.

NECROLOGIE

ARTEIGHT—Mme Joseph Arteight, née Marie Lavigne, est morte dimanche, le 10 septembre 1922, à l'âge de 79 ans. Elle était native de France.

DUFOSSAT—M. Edouard Soniat Dufossat, époux de Lydia F. Brugier, est morte dimanche, le 10 septembre 1922, à l'âge de 38 ans et 7 mois.

JOURNÉE—Mme Amélie Avalard, épouse du Capitaine John Journeau, est morte mardi le 12 septembre 1922, à l'âge de 57 ans.

FAITS DIVERS

Paris.—L'armée grecque opérant en Asie-Mineure vient de subir de si écrasantes défaites qu'une retraite générale a été ordonnée sur toute la ligne par l'état-major hellène. Ces défaites ont pris le caractère d'une véritable catastrophe pour l'armée grecque que les Kémalistes turcs poursuivent et à laquelle ils ont fait de nombreux prisonniers et capturé un matériel de guerre considérable. On croit à Constantinople qu'après les victoires remportées par les Kémalistes turcs, les Grecs abandonneront définitivement l'Asie-Mineure.

On mande d'Athènes que la nouvelle du désastre subi par l'armée grecque a causé la consternation dans le pays. Le gouvernement a dû démissionner et l'on s'attend à voir le roi et sa suite prendre la fuite avant la proclamation de la république dans le pays hellène.

Rambouillet.—Le Président de la République et Mme Millerand ont reçu les délégués américains du "Bon Vouloir" qui représentent 29 Etats avec une simplicité charmante. On sait que ces délégués se sont rendus en France pour visiter les régions dévastées.

Paris.—Le journal l'Ere Nouvelle annonce qu'il est sérieusement question au ministère des affaires étrangères de nommer M. René Viviani comme ambassadeur de France à Washington en remplacement de M. Jusserand, qu'on ne trouve pas assez actif.

Paris.—Les journaux belges constatent un exode sans cesse grandissant de cultivateurs belges vers la France. Dans certains départements français, des centaines de familles de paysans belges se sont déjà installées dans des fermes françaises qu'elles ont prises en location. La "Libre Belgique" en donne la cause. Les grands propriétaires belges trouvant la culture plus lucrative qu'avant la guerre, reprennent leurs terres pour les exploiter eux-mêmes. D'autre part, nombre de petits propriétaires, ne se contentant plus du revenu que leur rapporte la location de leurs terres, vendent leurs biens pour aller acheter de grandes fermes en France. "De sorte que locataires évincés vont à leur tour s'établir en France."

INSTITUT GUILLOT 1308 rue Dauphine. Hem. 1443-W. Réouverture Lundi, 18 Septembre 1922. Petite garçons admis.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée au point de ne pouvoir travailler. Elle prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces à Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

Pharmacies Françaises Martial B. Casteix, Propriétaire. Ordonnances de médecins soigneusement composées. 4 Grandes pharmacies. Aux coins des rues. Bourbon et Cont. Téléphone Main 9408. Magazine et Thalia Téléphone Jackson 9181. Champs-Élysées et Claiborne Téléphone Hemlock 9282. Champs-Élysées et N. Rampart Téléphone Hemlock 9340.